

rent à condamner le prétendu coupable aux travaux des galères.

Giuseppe languissait depuis près d'une année sur un des navires de la république, lorsque le hasard lui fournit l'occasion d'acheter sa liberté en sauvant la vie d'un sénateur qui était tombé dans la mer en regagnant sa gondole.

Ce patricien, l'un des membres les plus influents du corps qui gouvernait l'Etat, demanda et obtint facilement la grâce de Giuseppe ; puis il lui donna les moyens de continuer son métier de gondolier lorsqu'il fut libre. Souvent Giuseppe fut admis à l'honneur de conduire l'excellence dans son canot lorsque des affaires secrètes ne lui permettaient pas de se servir de ses gens. Il arriva même que quand le sénateur eut éprouvé l'inviolable discrétion et l'intelligence de son protégé, il lui donna parfois des missions qui supposaient de sa part une confiance absolue. Dans aucune circonstance Giuseppe ne laissa transpirer la moindre parcelle des affaires qui lui étaient confiées, et le nom même de son patron ne s'échappa jamais de sa bouche. Les gondoliers du Rialto, qui n'ignoraient pas qu'un appui secret mais formidable protégeait leur ancienne victime, cessèrent de le poursuivre de leurs calomnies et de leurs injures. Giuseppe acquit même au milieu d'eux le degré d'autorité et de respect que l'injuste populace accorde à l'élévation mystérieuse et au crime impuni.

Sur ces entrefaites, le père de Maria était mort. Aucun gondolier n'osait élever de prétentions à la main de la jeune fille, dans la crainte d'avoir à se mesurer avec le terrible Giuseppe, et la signora Barileta était réduite à l'affligeante alternative de donner sa fille à un homme deux fois proscrit par la justice de Venise, ou de voir son enfant condamnée à la tristesse d'un éternel célibat.

Si la jeune Maria avait été consultée, pour trancher cette importante difficulté, le résultat de l'affaire n'eût pas été douteux, car la fille de la sage femme voyait tous les soirs une barque stationner à l'angle du canal qui conduisait à

leur maison. Celui qui la montait ne risquait jamais un signe d'intelligence ; cependant Maria savait que le gondolier, dont le visage était invariablement tourné du côté de sa croisée, n'était autre que Giuseppe, dont l'immobilité traduisait au quelque sorte la constance. La jeune fille savait comprendre ces indices muets d'une passion persévérante, et son cœur la payait en secret d'un retour sincère. Mais elle n'osait pas confier à sa mère le sentiment qui l'entraînait vers Giuseppe ; elle se souvenait trop bien de la terreur que sa présence et sa demande avaient répandue autour d'elle. Maria, qui voyait sa mère pâlir au seul nom de son amant, ne se sentait pas le courage d'avouer à la signora que cet homme dédaigné par les uns, haï par les autres, redouté par tous, était l'amant qui savait lui plaire.

Mais ce secret que la candide enfant s'efforçait de cacher, n'en était plus un pour la signora Barileta. Depuis longtemps la clairvoyante matrone avait intercepté et compris les regards des deux amants. Comme le mariage de sa fille avec le proscrit n'entraînait nullement dans ses vues, elle se gardait bien d'en rien faire, et en femme prudente autant qu'expérimentée, elle attendait que le temps et l'absence eussent produit leurs résultats ordinaires.

Maria fut donc frappée d'un indicible étonnement, lorsqu'un jour sa mère en regardant la gondole qui fixait l'attention mystérieuse de la jeune fille, se prit à sourire avec cette indulgence maternelle dont l'éloquente expression n'a guère besoin de commentaires. Maria laissa tomber son ouvrage de ses mains ; un nouveau sourire de la signora fit cesser toute incertitude, et l'aimable enfant courut se jeter dans les bras de sa mère pour y cacher la rougeur qui couvrait son visage. Puis les deux femmes dirigèrent de nouveau leurs regards vers la nacelle, et un second embrassement compléta l'explication.

La signora fit de sa fenêtre le signal par lequel on appelle ordinairement les gondoliers en station. D'abord le canot de Giuseppe de-